

## THÉÂTRE

Daniel Keene dans le tragique du quotidien

LE MONDE | 15.09.04 | 14h26 ? MIS A JOUR LE 15.09.04 | 16h49

Plusieurs pièces de l'Australien, ignoré dans son pays, sont montées cet automne en France. L'auteur à l'écriture fragmentaire puise la matière de son lyrisme dans la banalité de la vie.

*"Je suis un écrivain français en exil en Australie"*, a coutume de dire Daniel Keene, avec l'humour très *british style* qui le caractérise. Pour l'heure, l'auteur aurait donc retrouvé ses racines - intellectuelles, du moins : il est en France pour plusieurs semaines. Plusieurs de ses pièces sont montées cet automne, et son nom n'a cessé, depuis trois ou quatre ans, d'apparaître au programme des théâtres, à Paris et en province. *"Alors qu'en Australie une seule de mes pièces a été montée depuis dix-huit mois, dans un tout petit théâtre"*, fait-il remarquer sobrement.

L'écrivain "en exil" a un physique d'acteur américain à la Nick Nolte ou William Hurt, il reçoit dans un appartement du 20<sup>e</sup> arrondissement prêté par une amie, il boit du café, fume cigarette sur cigarette, répond par des pirouettes aux questions sérieuses et sérieusement aux questions futiles. Humour au rasoir, à l'image de son maître Samuel Beckett, sous la photo duquel il écrit, dans sa maison de Melbourne. Peut-être l'a-t-on dérangé dans sa lecture : sur la table est posé *Vertigo*, un livre de cet étrange écrivain allemand trop tôt disparu, en décembre 2001, à l'âge de 57 ans : Winfried Georg Sebald, qui interrogea en quelques livres saisissants et inclassables les liens entre la littérature et la vérité, la fiction et la réalité, la culpabilité et le refoulement, interrogations inscrites bien évidemment dans l'histoire de l'Allemagne.

### "COMME DIT SAM..."

Quand on demande à Daniel Keene qui il est, il répond qu'il est un écrivain. Puis consent à répondre à l'*"interrogatoire de police"* et à livrer quelques informations : il est né en 1955 dans la banlieue de Melbourne, d'un père ouvrier et d'une mère femme de ménage. Il va à l'école catholique, fait trois mois de fac de droit et file en Europe, où il reste deux ans - en Grande-Bretagne, surtout, où il travaille comme bibliothécaire. Retour en Australie : il se dit qu'il pourrait être prof d'anglais et tombe sur le théâtre, découvre que c'est l'endroit où il veut être : *"Pour moi, le théâtre est simplement le plus humain des arts."*

*"Très vite, j'ai fondé une petite compagnie, Skelter, d'après la chanson des Beatles, Helter Skelter. J'ai d'abord été acteur, mais j'étais vraiment mauvais et je me suis vite tourné vers l'écriture et l'adaptation de textes. J'ai tout découvert dans ces années 1970 de contre-culture, très politisées, très vivantes, où de nombreuses petites troupes de théâtre se montaient, très radicales, dans une forme de vie collective : je me suis ainsi familiarisé avec des auteurs comme Arrabal, Peter Handke, Ionesco... et Beckett ! Et j'ai commencé à lire, énormément."*

Il suffit en effet de voir les exergues de ses pièces pour constater que Keene est un immense lecteur :

"C'est en lisant que j'ai appris à écrire", dit-il encore, lui qui cite fréquemment Paul Celan, Yves Bonnefoy, Georg Trakl ou Pär Lagerkvist. Et Jean Genet, avec cette phrase des *Lettres à Roger Blin* : "Les crimes dont - un peuple - a honte font son histoire réelle, et un homme c'est pareil." Quand on l'interroge sur ses influences, et notamment sur celle, évidente, de Samuel Beckett (sa traductrice, Séverine Magois, qui l'a fait découvrir en France, raconte qu'une de ses expressions favorites est : "Comme dit Sam..." ), il répond que "voir ses enfants grandir est une expérience humaine aussi fascinante" que de lire l'auteur d'*En attendant Godot* ...

Il parlera pourtant de Shakespeare et de Tchekhov, de Pinter et, surtout, de Büchner et de Horvath, et ce qu'il en dira sera une manière de définir sa propre esthétique : économie de moyens, art du fragment cherchant à recomposer une nouvelle forme de totalité, tension, énergie. "Ecrire est un épouvantable combat", constate-t-il froidement.

Le voilà donc devenu, alors que son pays l'ignore, qu'il a vécu des années de vache enragée - il a même frôlé la clochardisation, au milieu des années 1980, à New York -, un des auteurs contemporains les plus appréciés des metteurs en scène français : depuis Jacques Nichet qui le mit en scène en 1999 avec *Silence complice*, il a été monté un peu partout, par Laurent Gutmann (*Terre natale*), par Laurent Laffargue, qui entamait ainsi un véritable compagnonnage avec lui (*Terminus*), par Renaud Cojo (*La Marche de l'architecte*, au Festival d'Avignon en 2002), par bien d'autres encore, à Grenoble, à Bruxelles, à Genève, à Nantes, à Marseille ou à Paris. **Didier Bezace**, qui dirige le **Théâtre de la Commune d'Aubervilliers**, fait toute l'ouverture de sa saison avec lui. Et Keene a bien d'autres projets "français", dont l'écriture, pour le compositeur Maurice Delaistier, d'un livret d'opéra adapté du roman d'André Schwarz-Bart, *Le Dernier des justes*, roman dont il aime citer cette phrase : "Nos yeux reçoivent la lumière d'étoiles mortes."

Ce qui séduit les metteurs en scène, c'est sans doute sa manière très singulière de tisser le réel et la poésie, l'expérience humaine la plus essentielle et les signes du monde contemporain, la banalité et même la trivialité du quotidien et une forme très particulière - fulgurante - de lyrisme, le tragique de l'existence et sa rédemption.

## ABSENCE ET PRÉSENCE

Chez lui, "le silence et la solitude sont la matière même d'où émerge la parole", dit **Didier Bezace**. Le silence, la solitude, le dialogue entre la vie et la mort, l'absence et la présence au monde : une mère et sa fille essaient de se (re) trouver, après les années que la fille a passées dans une famille adoptive (*Ni perdue ni retrouvée*) ; un homme enregistre des images, des rituels, des habitudes datant du temps d'avant la disparition de sa femme et de sa fille (*Ce qui demeure*) ; cinq hommes condamnés par le tribunal de Nuremberg, notamment Albert Speer, l'architecte de Hitler, et Rudolph Hess, le dauphin du Führer, se retrouvent à la prison de Spandau, dans une course contre la mémoire (*La Marche de l'architecte*) ; une vieille femme raconte comment, quand elle était jeune, des gens qui allaient être embarqués dans des trains lui confiaient les objets qu'ils aimaient (*La Pluie*)...

L'extermination des juifs pendant la seconde guerre mondiale traverse l'œuvre de Keene en filigrane, et particulièrement ses plus belles pièces courtes, comme *Le Violon* ou *La Pluie*. Mais plus comme une question posée à l'(in) humanité de l'homme que comme question historique et politique. Questions de mémoire et de traces, de ce qu'on garde et de ce qu'on rejette aux marges de l'humanité, de ce que notre inhumanité creuse à l'intérieur de nous-mêmes de vide ou de lésions irréparables. Daniel Keene parle comme peu d'écrivains - comme Koltès, peut-être, mais de manière très différente - de ces heures incertaines où se croisent des ombres et des fantômes, des âmes errantes qui, sans en avoir conscience, ne sont pas guéries de l'histoire, de leur histoire.

**Fabienne Darge**